

Histoire des mentalités religieuses dans l'Occident moderne

M. Jean DELUMEAU, professeur

Ce premier cours au Collège de France a constitué le début d'une synthèse dont l'exposé sera poursuivi durant les prochaines années. Le projet global vise à retrouver les multiples formes de la peur dans l'Occident d'autrefois. Le lien d'une telle étude avec celle des mentalités religieuses est si évident que Lucrèce avait déjà souligné : « Primus in orbe deos fecit timor ». Dans quelle mesure — et dans quel domaine — la formule du poète latin a-t-elle été vraie dans l'Europe préindustrielle ?

Un chapitre d'introduction m'a conduit, par un apparent détour, au cœur des peurs de jadis à partir d'interrogations rarement posées : les gentilshommes disaient ignorer la crainte : quel crédit la Renaissance a-t-elle accordé à cette affirmation ? Et quelle confiance l'historien doit-il lui donner ? Toute une littérature poétique, éthique et narrative clame haut cette certitude : le chevalier est courageux et sa noblesse même l'oblige à réaliser des prouesses. Ce modèle du preux, plus que jamais affirmé à l'époque de la Renaissance, est alors contrasté et valorisé par un autre stéréotype : celui de la lâcheté collective des vilains qui ne peuvent être que couards, n'ayant pas d'honneur à défendre ni de gloire à conquérir. Or la Renaissance et le XVII^e siècle ont vu s'affirmer deux contestations convergentes de l'idéal du preux, l'une implicite ; l'autre nettement exprimée. a) Les martyres des missionnaires et des néophytes au Japon, en Inde et au Canada, les supplices que s'infligent réciproquement, en Europe, catholiques et protestants conduisent à la remise en honneur du courage chrétien des premiers temps de l'Eglise. Celui-ci est un don de Dieu à l'humanité même la plus faible ; il ne recherche pas les lauriers ni les triomphes terrestres, il est le fait des artisans comme des nobles, des vieillards comme des enfants, des femmes comme des hommes — or la vaillance chevaleresque est essentiellement masculine. b) L'autre contestation est, elle aussi, issue des profondeurs du christianisme, mais elle porte sur les conséquences désastreuses des prouesses nobiliaires qui détruisent les cités, ravagent les moissons et anéantissent les œuvres de paix. Le travail vaut plus que les exploits des hommes de guerre : ainsi parlent Erasme,

Rabelais et — cas plus étonnant mais d'autant plus intéressant — le noble d'épée Agrippa d'Aubigné qui sait d'expérience le prix de la bravoure.

A ces remises en cause du xvi^e siècle qui annoncent, sur le plan des modèles de conduite, des valeurs autres que celles du Moyen Age, s'ajoute une question que le recul du temps permet de formuler : trouve-t-on des aveux de peur sous la plume des gentilshommes et dans la littérature qui leur était destinée ? La réponse est étonnamment positive. Lancée dans cette voie, l'enquête découvre aisément des peurs innombrables à l'intérieur du milieu culturel qui se proclame héroïque : peur au combat attestée en de multiples exemples par Commines et Montaigne ; peur devant la perspective de la mort dont témoignent les comportements de Filippo-Maria Visconti et Louis XI — celui-ci avait pourtant créé un ordre de chevalerie ; peur des Juifs, des sorcières, de la nuit, des « animaux prophétiques » (notamment le chat) ; peur des revenants exprimée conjointement par Du Bellay, Ronsard et Agrippa d'Aubigné ; peur de la peste, devant laquelle fuient les riches, même nobles ; peur enfin du jugement dernier et de l'enfer. S'agissant de cette dernière crainte, à lire les poètes français du xvi^e siècle, et quelque soit par ailleurs leur tendance à l'érotisme, il apparaît que la prise de conscience religieuse de la Renaissance a introduit l'angoisse théologique au cœur même de la littérature des chevaliers et de ceux qui écrivent pour être lus par les grands. Ainsi la peur était compagne habituelle, même de ceux qui se vantaient de « jouer avec la mort ».

Nous voici, au terme de ce premier itinéraire, invités à pénétrer maintenant dans l'épaisseur de l'univers de la peur que nous étudierons successivement à plusieurs étages. Au niveau le plus profond l'analyse découvre des appréhensions viscérales solidaires de toute civilisation mal armée techniquement. A un palier intermédiaire, elle rencontre des peurs conjoncturelles liées à des menaces récurrentes : celles des pestes et des disettes, de la hausse croissante des impôts, du passage régulier des hommes de guerre et des vagabonds. Ces peurs, si enracinées qu'elles aient été dans le mental collectif, ont accompagné la dynamique de l'Europe depuis la fin du Moyen Age jusqu'à l'aube de la civilisation industrielle. Elles soulignent d'un trait lugubre un âge d'épidémies, une période de centralisation étatique, une tendance permanente à la surpopulation avec ses deux conséquences tragiques : rareté chronique des grains et paupérisation. Enfin à l'étage supérieur — le niveau de plus lucide conscience — apparaissent des peurs qui résultent des précédentes, mais les totalisent et les transcendent en leur donnant une signification nouvelle. Nous sommes ici à la hauteur d'une réflexion théologique qui réfléchit sur les calamités, la maladie et les guerres. La conjonction des malheurs qui ont frappé l'Occident au début des temps modernes — l'avance turque et les ruptures religieuses s'ajoutant aux disettes et aux épidémies — est reçue comme un avertissement : le péché triomphant partout, il est trop

clair que l'Antéchrist est proche (à moins qu'il ne soit déjà à l'œuvre) et que s'annoncent les convulsions dramatiques prédites par l'Écriture. L'univers des clercs — ils étaient alors culturellement au pouvoir — s'est senti environné de dangers et comme assiégé. Dans une gigantesque contre-offensive la culture dominante est alors partie en guerre simultanément contre de multiples ennemis : Juifs, hérétiques, sorcières, blasphémateurs, païens d'Europe et d'ailleurs. Un effort sans précédent fut entrepris afin de contrôler désormais et de maîtriser une civilisation rurale et orale demeurée sauvage et identifiée comme un danger. D'où le recours à la pédagogie de la peur par la culpabilisation.

Tels sont à grands traits les objectifs de la recherche commencée cette année et qui se prolongera ultérieurement. En 1975, après l'introduction résumée ci-dessus, ont été présentées les peurs structurelles et pour ainsi dire sans âge situées au niveau le plus profond. Quatre d'entre elles ont principalement retenu l'attention dans une perspective d'ethno-histoire applicable sans doute à d'autres civilisations qu'à celle de l'Occident d'Ancien Régime. Ont été successivement décrites la peur de la mer avec ses formes stéréotypées ; les deux peurs antithétiques de l'autre (étranger, nouveauté, etc.) et du voisin ; la peur d'aujourd'hui et du lendemain que suggèrent conjointement maléfices et divinations ; enfin la peur du passé attestée par l'omniprésence de la croyance aux revenants appelés jadis « fantômes » ou « spectres ». Ces approches convergentes nous ont conduit au cœur de la culture rurale, orale et « païenne » qui suscita des alarmes de l'Église et de l'État.

Le cours de l'an prochain, dans la logique de la démarche qui vient d'être définie, sera consacré aux peurs conjoncturelles qui ont si souvent autrefois accompagné les pestes et préparé les mouvements séditeux.

PUBLICATIONS

— *Les Réformateurs et la superstition* (dans *Actes du Colloque L'Amiral de Coligny et son temps*, Paris, 1974).

— *Leçon inaugurale au Collège de France* (13 février 1975). De larges extraits en ont été publiés dans *Le Monde* des 23-24 février 1975 et dans les *Informations Catholiques Internationales* du 2 mai 1975 (n° 479).

*
**

Un accident de santé a contraint à repousser en 1976 une mission d'enseignement en Pologne.